

A celle qui m'a transmis l'amour du livre.

A celle qui est née avec ce livre.

Les eaux brunes

Dépôt légal : juin 2021

Prologue

Il pleurait en silence. Mais jamais plus il ne pleurerait en silence.

Quelques instants seulement après son réveil, il aurait voulu crier, rugir des insultes et taper contre les barreaux. Taper comme un fou en cage, puisque c'est là qu'on avait parqué les bêtes. C'est comme ça qu'il aurait imaginé réagir. Il aurait aimé vivre la fureur. Une belle fureur cinématographique. Paternelle. Une de celles qui soulagent en faisant du raffut, qui comblent les blessures et absorbent le silence. Mais cette fureur lui échappait. Alors il pleurait et il en avait honte.

On lui avait fait du mal. Tellement qu'il doutait pouvoir s'en relever. Pourtant, des gens vivaient des événements autrement plus tragiques que ça ! La souffrance, c'est celle des autres qu'il avait combattue jusqu'à présent. Et elle portait des noms bien plus effrayants : *misère, pauvreté, guerre, exploitation*. Des noms auxquels on pouvait mettre des majuscules parce qu'ils enfaient des combats. Des combats nobles, virils, face à de belles et franches souffrances. Son combat à lui serait moche et rachitique. Car sa souffrance puait la honte et la merde.

Mais une partie encore en vie de ce corps avachi s'activait néanmoins. Tremblant et sanglotant comme un enfant malade, il restait lucide et élaborait déjà des plans. Une riposte. Il tendait son esprit vers ce seul objectif. Même maintenant et ici, à moitié défroqué et sanguinolent, sa tête lui chuchotait des pistes à suivre. Une seule d'ailleurs : la vengeance. Droite et solide, elle lui permettrait de se redresser. Et frapper. Il ne savait ni quand ni comment, mais il frapperait. Et il n'imaginait pas qu'on puisse s'en relever. Alors non, jamais plus il ne pleurerait en silence.

Seul parmi les bêtes qu'on ne dresse plus mais qu'on enferme,
un jeune homme vivait encore pour la seule et unique raison qu'il
savait maintenant qu'il tuerait.

Chapitre 1

Christian. Lundi 17 octobre, 19H35.

«Désolé pour ce soir beauté, mais j'ai encore un camarade à voir pour régler une chose ou deux »

Un texto qui ressemblait à mille autres. Christian s'en voulait maintenant d'avoir mis la pression à toute l'équipe pour en finir au plus vite avec cette réunion. Car Manu lui faisait encore le coup de *sa* réunion. Ou plutôt « un camarade à voir »... mais c'était du pareil au même. Un *grand soir* de plus ferait table rase de leur petite soirée en amoureux. Si humbles soient-elles, ces soirées, si petites-bourgeoises et étriquées, Christian les attendait comme un enfant compte les jours avant Noël. Et aujourd'hui encore, il maudissait ce petit monde militant si frileux, que ses membres semblaient devoir se tenir serrés les uns les autres à toute heure de la journée et de la nuit. Bon, son jugement était excessif, il s'en rendait compte maintenant qu'il avait acté à quoi allait ressembler sa soirée en solitaire. Mais tout de même, Manu courait d'assemblées générales en réunions politiques sans vraiment regarder autour de lui. La cause était noble. Toujours. Mais bon nombre de ses ex amants avaient pris la fuite à cause de cela et Christian ne voulait pas être le prochain. Il fixa pendant une longue seconde le message couperet de son amant. Oui, ses *camarades* lui avaient encore une fois volé sa soirée.

Et des camarades, Manu n'en manquait pas... Il y avait Act Up qui l'accaparait un bon tiers de la semaine, lorsque ce n'était pas le syndicat des journalistes, le SNJ-CGT, ou encore le sort des Palestiniens, tous les mardis soir. Depuis tout récemment, c'était le NPA avec qui Christian partageait son amant. Et l'anticapitalisme de Besancenot était vorace visiblement. Les sans-papiers, les putes, les Palestiniens et les ouvriers sur le carreau, des compagnons

encombrants et exigeants qui se nourrissaient sans retenue du temps précieux de son compagnon. Christian, lui, en récupérait piteusement les miettes.

Les engagements de Manu avaient pourtant quelque chose de séduisants, du moins durant les premiers temps de leur relation. D'autant qu'Act up avait une place à part dans le cœur de Christian, qui avait fait partie de cette première génération d'homosexuels à revendiquer leur différence et le droit d'exister. Il était même plutôt fier que Manu y aie des responsabilités car ça lui donnait une excuse pour ne se consacrer qu'à lui-même. Oui, il devait bien reconnaître que le militantisme de son conjoint lui procurait une caution morale. Il se disait hypocritement que partager sa vie avec un militant de la trempe de Manu, exigeait un sacrifice au moins aussi grand que de s'y consacrer soi-même. C'est le maximum d'abnégation que Christian s'imposait. D'ailleurs pour lui, assumer sa différence, son homosexualité, c'était l'essentiel du combat. Et c'était déjà beaucoup. Sa *révolution individuelle* apparaissait moins ambitieuse mais bien plus efficace qu'un combat incessant et inutile contre le système. Le *petit geste* contre la *table rase*. C'était le principal point d'échauffement avec Manu. D'engueulades même. C'est pourquoi il évitait de plus en plus souvent d'aborder ses sujets avec lui. Il aimait Manu profondément et acceptait son engagement, mais il tenait à se tenir le plus loin possible de ses combats politiques.

Des combats politiques, il en était aussi question dans son job. Manu était journaliste... engagé, forcément. Lui se définissait plutôt comme *indépendant*. Depuis quelques années, c'était l'antifascisme qui entraînait sa plume. Une plume affûtée pour dégommer, d'abord le MN, le Mouvement national caricatural des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Son début de carrière. Puis la *fachosphère* comme on l'appelait aujourd'hui, nettement plus insidieuse. Ces derniers temps, il s'intéressait plus particulièrement aux alliances douteuses, comme celle de l'UDJ, l'Union de défense juive, et du MN.

A ce propos, Christian se rappela que Manu devait le terminer aujourd'hui, ce fameux article commandé par le grand *Libé* lui-même ! L'article d'une carrière selon le pigiste. De toute façon, Christian ne voulait pas s'attarder sur le sujet de la soirée volée. Il se mit à tapoter sur son smartphone.

« OK on se verra demain alors. Au fait, t'as fini ton article ? Relu et tout et tout ? »

Christian fut agréablement surpris de la rapidité de la réponse de Manu, lui qui pouvait sans aucun problème attendre quatre heures, soient deux ou trois réunions, avant de répondre à son amant. Peut-être voulait-il se faire pardonner pour le rendez-vous manqué.

— « Oui, relu et corrigé. Je l'envoie demain matin à la rédaction. D'ailleurs, j'ai trouvé un nouveau titre aujourd'hui. T'avais raison, « UDJ/MN les liaisons dangereuses », c'était vraiment trop naze ! ;) Je t'envoie tout ça dans une heure ou deux ».

— « J'ai toujours raison beauté :) c'est quoi ton nouveau titre ? »

— « *MN et UDJ. Chronique de deux extrêmes-droites étroitement liées* »

— « Ça fait plus sérieux en effet. Plus pro. Je valide ;) on se voit demain ? »

— « Oui, je te laisse, le camarade est arrivé, il sonne en bas. Je t'aime ».

— « Moi aussi je t'aime ».

Au moment où Christian désactivait son écran, Philippe, son patron, se penchait sur lui, une main délicatement posée sur son l'épaule.

— Tout va bien Christian ?

— Oui oui, bien sûr, dit-il en relevant la tête. Je me disais juste que ça ne valait pas forcément le coup de précipiter la *réu* pour moi. Ma soirée avec Manu est annulée...

Il se força à accompagner cette dernière phrase d'un sourire un peu crispé.

Ça ne le dérangeait pas, Christian, cette familiarité avec son chef. C'était même un peu réconfortant quelques fois de se confier un peu. Il faut dire qu'il n'avait pas beaucoup d'amis dans ce patelin, et encore moins à la mairie. Et puis, assumer son couple singulier face à un député-maire conservateur, très opposé au projet de mariage homosexuel annoncé par la gauche en cas de victoire, n'était-ce pas une sorte de combat après tout ? S'assumer plutôt que de se révolter. C'était cohérent avec sa ligne de conduite. Sa vision de la lutte.

— Si si, tu as bien fait. Ça commençait à être fatigant pour tout le monde. Allez, rentre chez toi Christian, t'as fait du bon boulot.

Qu'un député de droite, qui plus est élu au deuxième tour avec les voix officieuses du Mouvement national, lui dise qu'il avait fait du bon boulot, à lui, le pédé de gauche qui passait ses nuits avec Che Guevara, le surprenait toujours. Quelle ironie ! Ça mettait Manu mal à l'aise, c'est le moins qu'on puisse dire, mais c'était ainsi : l'attaché culturel de Bourg-en-Valois, ville-dortoir du Val-d'Oise, faisait du bon boulot et apportait satisfaction à son chef, malgré leurs opinions diamétralement opposées. Autant, la politique municipale en matière d'habitat social était lamentable, autant l'accès à la culture était le point fort de la ville. C'était l'œuvre de Christian et il en était très fier.

Il attendit quelques secondes que Philippe annonce la fin officielle de la réunion. Celui-ci remercia tout le monde d'un sourire américain, le couteau suisse des hommes de pouvoir, qui sert autant à charmer ses interlocuteurs qu'à les valoriser. En leur rappelant néanmoins la place de chacun, comme le regard bienveillant d'un bon maître d'école.

Sans être complètement sous le charme, Christian savait apprécier à sa juste valeur un homme séduisant et entretenu lorsqu'il en voyait un. Or, Philippe Mangin était l'un de ceux-là : svelte et massif à la fois, toujours élégant, le costume implacablement mis

et choisi avec goût, sinon fait sur mesure, le député maire du Val-d'Oise prenait visiblement soin de sa personne. Il était plutôt grand pour un homme de son âge, et sa carrure, aussi intimidante que rassurante, tenait davantage du garde du corps que du précieux VIP à protéger. Globalement, que ce soit à travers sa voix grave et profonde, ses mâchoires carrées, ses yeux sombres ou ses mensurations généreuses, il se dégageait de cet homme une impression de puissance et d'assurance qui en complexait plus d'un. Dont Christian. Car en plus de tout cela, le maire affrontait les ans en arborant une arrogante chevelure uniformément noire ; sans aucun cheveu blanc... comme Christian finalement, qui n'avait, lui, plus de cheveux du tout. Pour l'entretien du corps par contre, l'attaché à la culture pouvait franchement repasser. Non pas que Christian fût gros, mais son petit ventre rebondi et ses *poignées d'amour* trahissaient un laisser-aller évident. Ou son âge.

Ses affaires rassemblées avec ordre, Christian sortit de la mairie pour se diriger vers sa voiture. Il était l'un des rares privilégiés à pouvoir se garer dans le ridicule parking de la mairie. Le bâtiment était un petit joyau du dix-neuvième siècle avec ses murs en pierre de taille, son perron disproportionné, ses fenêtres cintrées et l'horloge au sommet. Ce petit monument aux airs de gare était un plaisir pour les yeux et le témoignage d'une époque où la ville dortoir n'en était pas encore une. Mais le confort faisait cruellement défaut. Christian regrettait quelques fois que les communistes, lorsqu'ils étaient aux commandes de la ville il y a une trentaine d'années, n'aient pas édifié une nouvelle mairie *moderne* à l'image de la bibliothèque qu'ils avaient remplacée, à l'architecture grandiloquente et largement passée de mode, mais offrant des bureaux spacieux et un parking digne de ce nom. Le petit jardin à la française de la mairie transformé en parking permettait tout juste à cinq voitures de stationner ; et le bureau de Christian, impossible à chauffer, semblait plus haut que large.

Après avoir manœuvré dix minutes pour parvenir à extraire sa Twingo de cet enclos, Christian prit la route en direction de chez lui en passant devant l'imposante bibliothèque brejnévienne. Et il se

dit que, finalement, il préférerait nettement son petit joyau désuet et inconmode.

Christian habitait une zone pavillonnaire bâtie dans les années trente. Sa maison elle-même avait été construite dans un style vaguement art déco, et devait loger à l'origine les premiers ouvriers du coin. Enfin, plutôt ceux qui les encadraient. Les chefs d'équipe de l'usine Hériançe. Mais aujourd'hui, seul un patron d'usine pouvait s'offrir cette petite bicoque avec jardin, située à seulement trente minutes de Paris. Christian, qui avait toujours préféré être locataire, n'aurait de toute façon pas eu les moyens de l'acheter. Il avait un temps apprécié le jardin, sans vraiment l'entretenir, pour jouir des premiers rayons de soleil printaniers, même si le ciel du Val-d'Oise, toujours encombré, ne ressemblait en rien à celui de ses Cévennes natales. Le côté vieillot de l'architecture et les cheminées en marbres ne manquaient pas de charme non plus. Mais depuis quatre ans, date à laquelle Manu et lui s'étaient rencontrés et liés, Christian passait de moins en moins de temps dans son quartier périurbain et lui préférerait largement Clignancourt, dans le dix-huitième arrondissement, là où Manu louait son minuscule appartement. Tous deux avaient privilégié leur autonomie en ne succombant pas à la tentation bourgeoise de vivre ensemble. Mais plus Christian vieillissait (et il aurait soixante ans à la fin de l'année), moins il s'accommodait de l'éloignement, de la tranquillité, de cette campagne qui n'en était même pas une. Cet isolement sentait franchement le sapin.

A peine débarrassé de sa veste, il s'avachit négligemment dans son canapé et alluma instinctivement la télévision, sa trop régulière et ennuyeuse compagne lorsque Manu était absent. Ce 17 octobre 2011, on fêtait tristement les cinquante ans d'une répression sanglante commise à l'encontre de ces Algériens *pro FLN*. Pourtant, sur toutes les chaînes de télévision, il n'était question que de François Hollande, venu opportunément rendre hommage aux

victimes. C'est vrai que le secrétaire du parti socialiste avait créé la surprise, la veille au soir, en sortant vainqueur de la primaire organisée par son parti. On connaissait donc depuis quelques heures celui qui affronterait le président actuel qui concourait pour un second mandat. Le candidat d'une gauche malade, qui se ferait sans aucun doute manger tout cru. Car pour Christian, face au charismatique et polémique Sarkozy, Hollande et son humour rondouillard n'avaient aucune chance. Strauss-Kahn récemment écarté de la compétition, il n'y avait en effet plus beaucoup de suspense. De l'avis général, il fallait un salaud pour se mesurer à un autre salaud. Malgré l'issue prévisible, l'annonce du challenger de gauche avait mis Christian en ébullition la veille au soir. Il admettait volontiers que c'était avant tout cet aspect *people* de la politique qui retenait désormais son attention ; et il aurait d'ailleurs bien aimé discuter des détails croustillants de la sortie médiatique de Hollande avec son conjoint. Devant une bonne bouteille.

Après avoir passé trois heures à zapper d'une chaîne à l'autre, Christian, assommé, éteint le poste de télévision et fixa la porte d'entrée du pavillon. L'idée de passer le reste de la nuit seul lui parut d'un coup insoutenable. Il se rendrait à Clignancourt ce soir. Il était presque onze heures et demi, la circulation serait fluide et Manu sans doute affranchi de son fameux *camarade*. Par ailleurs, il n'avait pas daigné répondre aux quelques textos insistants que Christian lui avait envoyés et cela le contrariait. Il se sentait oublié, rangé dans un vieux meuble, lui, le *vieux* du couple. Pas évident cette différence d'âge. Surtout aux côtés de Manu, qui faisait partie de ces jeunes *quadras* aux allures de gamins. Cheveux ras et barbe de trois jours. Et toujours vêtu d'une manière que Christian associait plus volontiers aux pré-ados qu'aux personnes en âge de baiser : sweat à capuche, jean retroussé et baskets Gazelle... le *dress code* du pédé post-moderne. Ou du gauchiste. Il ne savait plus bien d'ailleurs. Mais ce qu'il admettait volontiers, c'est que cet accoutrement outrageusement décontracté et juvénile ne l'avait en rien rebuté lorsqu'il avait abordé Manu durant cette *expo* photo organisée par la ville de Saint-Ouen. Au contraire. Tout comme son

engagement politique, c'était plutôt charmant. Peut-être même Christian avait-il inconsciemment tenté de retrouver un peu de sa jeunesse à lui, depuis longtemps perdue. Rangée.

Il s'étira et se redressa lentement. Mais résolument. Oui, il irait voir Manu cette nuit, il allait sortir de son abattement et le rappeler à lui par la même occasion. Le rappeler à ses engagements. D'ailleurs, débarquer à l'improviste chez celui qui vous a juré fidélité (ils avaient abandonné il y a quelques temps le principe des relations non exclusives) était légitime finalement. Indiscutablement. Même à minuit. Il se sentit d'un seul coup abandonné, ridicule à courir sans cesse après son amant et... vieux. Une déprime féroce pointait le bout de son nez, il le présageait. Valait mieux ne pas perdre de temps. Prendre une douche rapide, s'engouffrer dans la circulation avec Fip en fond sonore et penser à l'étreinte amoureuse que son jeune amant ne manquerait pas de lui offrir. Et se sentir moins vieux.

Chapitre 2

Sonia, mardi 18 octobre, 01H15.

Sonia n'aimait vraiment pas Paris. Encore moins les arrondissements du Nord. Depuis maintenant neuf ans qu'elle avait intégré la DRPJ de Paris en tant que lieutenant, elle pensait encore régulièrement à sa province, à sa ville, Rouen... enfin, sa ville d'études. Parce que la famille de Sonia était plutôt du genre *culterreux*. Dès ses années de lycée à Argentan, elle avait mis du temps à se débarrasser de cette condition de fille de paysans qui lui collait à la peau comme des oripeaux mouillés. Il fallait déjà ne pas rougir en citant le nom de son bled... Crouttes. A Rouen, beaucoup de ses camarades de promo n'en avait même jamais entendu parler et certains ne pouvaient s'empêcher de sourire à l'évocation de ce nom. Mais ce qui la faisait sourire, elle, c'est lorsqu'elle repensait à la somme d'argent que leur avait un jour proposée un riche parisien pour leur petite ferme à colombages. Crouttes avait la cote. Pourtant, malgré la fierté qu'elle tirait aujourd'hui de ces origines paysannes et rurales, la campagne normande ne la rappelait pas à elle. Crouttes ne la séduisait pas d'avantage que cette rue Clignancourt dans laquelle elle tournait depuis une plombe pour trouver une place. Un comble : un officier de police emmerdé par les règles de stationnement. Certes, elle aurait pu faire comme ses collègues et se garer en double file, d'autant plus que c'était, semblait-il, un crime qui l'attendait. Mais Sonia agissait différemment. Elle poussait le sérieux et l'intégrité jusqu'à respecter les règles imposées au commun des mortels. Justement parce qu'elle se considérait comme le commun des mortels malgré son insigne, son flingue et ses quatre années de droit. Peut-être avait-elle hérité cette rigueur et cette exigence de ses pécores de parents. Non, pour rien au monde elle ne reviendrait vivre à

Crouttes ; mais son tempérament était celui d'une fille de paysans et, avec l'âge, elle en tirait un certain orgueil.

La voiture enfin stationnée, elle repensa machinalement aux informations que lui avait fournies le flic de secteur. Un homme de type caucasien, quarante-trois ans, retrouvé par son... compagnon ? Elle se souvenait d'avoir tiqué au téléphone lorsqu'elle avait entendu cette expression. La société changeait, pas toujours en bien, mais il fallait s'y habituer... bref, *on* avait retrouvé le corps couché sur le sol, inanimé et mort, vraisemblablement depuis quelques heures, le visage entièrement brûlé. Tout en réfléchissant, elle se dirigeait machinalement vers le halo de lumières intermittentes qui lui indiquait le lieu de l'accident. Un accident ? Le collègue avait plutôt utilisé le mot « homicide »... mais ça, elle attendrait les conclusions des collègues de la *scientifique* avant de l'affirmer.

Sans surprise, Sonia constata que ses derniers n'étaient pas encore sur les lieux. Pas de ruban ni de policiers pour faire office de cordons de sécurité. Aucune précaution élémentaire n'avait été prise. C'était même le grand bordel : des pompiers dans le couloir, un homme en pleurs aux côtés d'un flic apparemment débordé et de médecins du Samu déjà tournés vers une autre intervention. Une équipe de réanimation pliait bagages et des voisins piétinaient de leurs pantoufles en feutre la scène du crime. Sonia pensa alors à toutes ces séries policières dans lesquelles l'enquêteur fait son entrée dans un lieu parfaitement propre, éclairé, où chacun est à sa place et joue son rôle dans la plus grande rigueur. Une chorégraphie millimétrée. *Foutaises*. Une scène de crime ressemble au reste de la vie : un grand bordel. De toute façon, Sonia n'aimait pas ces séries. Comme beaucoup de flics, elle n'y reconnaissait ni la *justicière* qu'elle était censée incarner, ni les *méchants* qu'elle était censée pourchasser.

Le brouhaha cessa et les regards convergèrent vers Sonia lorsqu'elle s'approcha du corps. La petite quarantaine sportive, pas

très grande, un très léger embonpoint au niveau des fessiers et des cuisses, des cheveux châtain clair mi-longs attachés en queue de cheval avec un simple élastique, aucun maquillage, aucun bijou, un t-shirt blanc rentré dans le pantalon mettant en évidence l'étui de son holster à l'arrière d'un jean *elastis* : Sonia, malgré la veste de flic qui lui couvrait les épaules, ne se donna pas la peine de décliner sa fonction. Tout le monde comprit qu'une enquêtrice de la *crim'* venait de faire son entrée. Ça, du moins, c'était plutôt proche de ce qu'on pouvait voir à la télévision. Elle était maintenant immobile à quelques centimètres du corps et l'observait en ne bougeant que les yeux : son attention se dirigea spontanément vers la figure du mort, entièrement brûlée, boursouflée. Ce qui avait été autrefois un visage n'était plus qu'une terre en friche, une plaine de cratères et de cloques crevées qui suintaient un liquide noirâtre. Sonia pouvait encore sentir l'écœurante odeur de la chair cuite. Sans se reculer pour autant, elle continua son observation et remarqua bien vite la marque de strangulation au cou. On y avait enfoncé une ficelle ou un fil de pêche bien acéré, au point de faire saigner le cou sur toute sa largeur. L'auteur du crime n'y était pas allé de main morte. Un autre détail attira son attention : la partie supérieure gauche du crâne de la victime saignait, ou avait saigné comme en témoignait la jeune croûte formée par le sang coagulé. Peut-être avait-il été frappé par un objet. Assommé par surprise puis étranglé, déjà inconscient, pour plus de sécurité ? Elle parcouru la salle du regard à la recherche d'un éventuel objet lourd qui aurait pu servir de matraque ; mais rien ne semblait avoir été déplacé. Enfin Sonia se releva à la seule force des cuisses, sans bouger les pieds ni toucher le sol de la main et regarda le corps dans sa totalité. Il était couché sur le dos mais on devinait qu'il avait été *arrangé*, comme le corps d'un défunt exposé pour les visites funèbres : ses bras étaient repliés de manière à ce que les mains reposent l'une sur l'autre sur la poitrine. Une mise en scène qui évoquait à Sonia les corps des rois sculptés sur les tombeaux de la basilique de Saint-Denis. Il n'y manquait que l'épée. Enfin, ses jambes ne gisaient pas comme après une chute, pliées, contorsionnées ou même écartées ; elles étaient pudiquement serrées l'une contre l'autre, comme si le tueur

avait pris soin de mettre un minimum d'ordre dans tout ce carnage. On n'avait bel et bien affaire à un meurtre. Et Sonia devinait déjà ce que lui rapporterait le légiste : on avait brûlé le visage de l'homme après l'avoir exécuté. Ça ressemblait à un message. Écrit de la pire manière qui soit.

Sonia profita de l'entrée de l'équipe de la police scientifique et de l'installation de tout leur barda pour s'éloigner du corps et aller trouver le collègue arrivé sur les lieux juste après le Samu. A la pâleur de son visage, l'inspectrice devina qu'il était sonné. C'est pas tous les jours qu'on se retrouve face à un mort, qui plus est lorsqu'il s'accompagne d'une scénographie aussi macabre. Elle lui tendit une main plus ferme qu'elle n'aurait voulu.

— Lieutenant Baudrieu de la criminelle ; c'est vous qui avez découvert le corps ?

— Oui... euh je suis le brigadier Journik. Oui, c'est moi qui suis arrivé presque en même que le Samu. C'est eux qui m'ont prévenu en route... et quand je suis arrivé, ils tentaient d'écarter M. Combes de monsieur... du corps...

— Qui est Monsieur Combes ? le coupa Sonia.

Là encore, elle se trouva un brin trop rigide.

— Le... son...il désigna un homme d'âge mur assis sur une chaise, qui grelottait malgré la couverture qui lui recouvrait les épaules.

— ... conjoint, compléta sèchement Sonia. D'accord. Le témoin qui a découvert le corps donc. Savez-vous brigadier si ce témoin a changé la position du corps ?

— Oui, l'équipe m'a dit qu'il tentait vainement une réanimation lorsqu'ils sont rentrés. Mais la rigidité avait sans doute commencé dans les membres : les bras sont sans doute restés tels que vous les voyez, en bas de la poitrine, les mains l'une sur l'autre alors que Monsieur... que le témoin s'obstinait à faire repartir le cœur en

appuyant plus haut sur la poitrine. Par contre, quelque chose qui avait été glissé entre les mains et la poitrine a été arraché...

Une épée ? faillit dire Sonia mais elle se ravisa et attendit la suite. Il lui tendit alors un vieux journal enveloppé dans une pochette plastifiée.

— J'ai tenté de le garder le plus intact possible mais Monsieur Combes l'avait déjà touché. J'imagine qu'il y a déposé ses empreintes. Je l'ai trouvé par terre, à côté du corps. C'est seulement en discutant avec M. Combes que j'ai compris qu'il l'avait arraché de la poitrine de son...

Géné, il préféra ne pas finir sa phrase.

Mais Sonia n'écoutait déjà plus et regardait attentivement le journal que venait de lui donner le brigadier. Une édition du Monde de 1973. Il datait précisément du 25 juin. Visiblement le message n'était pas écrit uniquement en lettres de feu mais en bons vieux caractères imprimés. Sonia balaya du regard la *une* jaunie du quotidien qui titrait sur l'entreprise française de montre Lip en faillite, la rencontre entre le président russe Brejnev et Pompidou et je ne sais quel traité européen ratifié. Ah, cette fameuse Europe des technocrates qui avait si lamentablement échoué... déjà à l'époque, on enterrait l'honneur de la France dans ce grand bordel bureaucratique. Elle n'eut pas eu le temps de terminer sa réflexion qu'une main gantée de latex vint lui prendre prestement la pochette des mains. Marc Brunel de la *scientifique* venait de lui signifier avec sa verve habituelle que cette pièce à conviction devait entrer *illico presto* dans son service pour une recherche d'empreintes. Quand elle leva les yeux, le brigadier Journik était toujours devant elle, raide comme un piquet et la tête légèrement tournée vers le témoin, comme pour lui signifier la marche à suivre. Sonia le remercia un peu trop sèchement et se dirigea vers ce Monsieur... comment s'appelait-il déjà ? Bref, le vieil amant du mort.

A peine avait-elle franchi deux mètres que Sonia fut frappée par une sorte d'intuition... elle se retourna, dévisagea le brigadier qui

n'avait pas bougé d'un pouce, comme s'il s'attendait à la voir revenir sur ses pas, et lui demanda :

— J'imagine que vous n'avez pas retrouvé de téléphone portable ni d'ordinateur ?

Sa question n'en était pas vraiment une. Visiblement surpris par tant de professionnalisme venant d'une femme, plutôt jeune qui plus est, il mit une seconde de trop à répondre :

— Non Madame, pour l'instant nous n'avons retrouvé ni l'un ni l'autre.

— C'est bien ce que je pensais...

Et elle tourna les talons pour de nouveau planter là son subalterne et rejoindre Marc Brunel, l'ingénieur de la *scientifique*, qui la regardait en singeant le bon élève.

— Salut Marc. Alors, t'es rassuré ? T'as récupéré ton petit journal ?

Il mima un air contrit qui, il le savait, amusait tant l'inspectrice. « Et j'imagine que ta petite équipe de têtes d'ampoule est en place ? » Les deux alimentaient une complicité étrange, faite de vanes permanentes.

— Comme tu peux le voir. T'as entendu le brigadier ? Pas de téléphone, ni d'ordinateur... J'ai pris une valise de scellé pour rien, *Mister freeze*.

Il se fendit d'un sourire provocateur. Ils étaient légion à ironiser sur la présumée psychorigidité de l'inspectrice. Mais Marc Brunel était le seul à ne pas en rire dans son dos. C'est sans doute pour cette raison qu'elle le respectait autant.

— Ne m'appelle comme ça, imbécile. C'est son conjoint là-bas ? Christian Combes ?

— Yep. Sacrement secoué... en même temps, c'est lui qui a découvert le corps...

— OK, tu pourrais me rendre un service ? J'ai personne de mon équipe ici.

— Tout ce que tu voudras maîtresse. Il roula les yeux comme un jeune admirateur transi.

— Dès que j'en ai terminé avec Combes, tu lui demandes qu'il te montre un mail que la victime lui aurait envoyée, n'importe lequel, j'imagine qu'il en a plein sa boîte de réception. Et tu récupères l'IP du PC portable volé le plus rapidement possible. Ensuite tu l'envoies illico à Lefebvre pour qu'il tente de le tracer. C'est peu probable mais peut-être que celui qui l'a embarqué l'utilisera cette nuit pour se connecter.

— Lefebvre ? Tu veux me dire que ce vieux planqué travaille en ce moment ? Brunel émit un sifflement admiratif. Tu veux pas que je l'envoie à ton pote Selmi plutôt ? C'est quand même lui le spécialiste des SIC...

— Non, envoie-le à Lefebvre, ça lui rappellera sa soi-disant jeunesse d'informaticien. Quand il allait au boulot plus de trois jours par mois...

Le flic de la scientifique pouffa. « Au fait Brunel...

— Oui ?

— Il n'y a que moi qui ai le droit de me moquer de mon collègue. Un clin d'œil ponctua sa réplique. « Et maintenant file ! »

Elle esquisssa un sourire uniquement quand elle fut certaine qu'il avait effectivement filé.

Un sourire qui s'évanouit aussi rapidement qu'il était apparu. C'était le moment d'aller au chevet du témoin... qui s'avérait aussi être l'amant de la victime. Et son pseudo-secouriste. Il était resté assis, enroulé dans une couverture. Son regard fixe d'halluciné annonçait des temps très durs. Elle franchit les derniers mètres qui la séparaient du vieil homme.

— Bonjour, je m'appelle Sonia Baudrieu, je suis lieutenant à la DRPJ de Paris. Je suis désolée pour votre ami.

— Mon conjoint... murmura Christian les dents serrés.

Il peinait visiblement à lever les yeux vers elle. Vers le monde extérieur. Le retour à la réalité lui semblait être intolérable.

— Je sais que c'est encore trop tôt pour vous mais j'ai besoin de vous poser quelques questions. Vous sentez-vous prêt à y répondre ?

Cette fois-ci, il leva les yeux vers elle et la regarda franchement. Derrière une détresse infinie, Sonia crut discerner un vague air de défi dans le regard. Peut-être voyait-il dans l'aide qu'il pouvait apporter à l'enquête une raison de revenir dans le réel.

— Allez-y. Mais j'avoue ne rien y comprendre.

— Justement, lui connaissiez-vous des ennemis ? Des gens lui voulaient-il du mal ?

— Non, pas que je sache. Les gens aimaient beaucoup Manu. C'était un type bien. Vraiment.

— Je n'ai aucun doute là-dessus, répondit Sonia qui récitait les formules d'usage machinalement car elle pensait déjà à la manière dont elle formulerait sa prochaine question. « Mais réfléchissez je vous en prie. Tous les détails nous seront utiles pour découvrir les raisons de sa mort. »

Le mot qui ramène à la terrible réalité et qui pouvait agir comme un électrochoc était prononcé : *mort*.

— Peut-être était-il en conflit avec une personne de son entourage. C'est fréquent. Avait-il reçu des menaces ? Ça ne vous rappelle rien ?

— Manu est... était journaliste. Il écrivait des articles sur la politique. Certains très polémiques. Ça ne plaisait pas à tout le monde en effet.

— Comme qui ? Vous pouvez me donner des exemples ?

Christian s'absorba un instant sur le verre vide qu'il tenait encore à la main. Son regard se perdait à nouveau. Puis il enchaîna,

très vite, trop vite, comme si ses paroles devaient être entendues avant d'être invalidées par un invisible procureur.

— Il a pas mal écrit sur le Mouvement national ces derniers temps. L'année dernière, ses cadres ont menacé plusieurs fois de porter plainte contre le journal qui avait acheté sa pige. Et contre son auteur. Manu.

Sonia serra les dents. Il fallait donc qu'elle enquête sur l'un de ces bobos de journaliste qui tapaient toujours sur les mêmes... mais elle devait faire son boulot, sans état d'âme. Elle se reprit :

— Pensez-vous que des membres de ce parti... le Mouvement national m'avez-vous dit, puissent lui vouloir du mal ?

— Au point de le tuer ? De l'égorger comme un porc puis de le brûler ?

Il commençait à hausser le ton et ses yeux roulaient de gauche à droite comme s'ils cherchaient d'invisibles prédateurs. Puis son regard se fixa sur un point qui semblait se situer loin derrière la tête du lieutenant, si bien qu'elle fut tentée de se retourner avant de se raviser. Il ne regardait rien en particulier mais peut-être cherchait-il des réponses parmi une infinité de probabilités éparpillées dans la pièce.

— Ça me semble dingue. Je ne sais pas, je ne pense pas. Mais ces ordures, on ne sait jamais de quoi ils sont capables...

Cette fois-ci, c'est Sonia qui posa son regard derrière l'homme qu'elle interrogeait. Elle ne voulait pas qu'il perçoive son malaise. Elle ne pouvait pas lui imposer ça à un moment pareil. Mais elle en avait marre de cette gauche qui jouait les effarouchés face un Mouvement national qu'elle diabolisait sans cesse. Elle en avait marre de cette attitude *bien-pensante* et conformiste qui condamnait toujours les mêmes au nom de valeurs pseudo humanistes. Elle en avait marre qu'on s'en prenne toujours à ceux qui soulevaient les vrais problèmes et tentaient d'y apporter de vraies solutions. Elle en avait marre qu'on tape sur l'une des seules personnalités politiques en qui elle croyait encore : Marine.

Chapitre 3

Chloé. Jeudi 20 octobre, 9H05

Chloé se sentait un peu perdue parmi tous ces gens endeuillés. Même si elle en connaissait presque la moitié, elle n'avait encore adressé la parole à personne depuis qu'elle avait franchi l'imposant portail du Père-Lachaise. Et maintenant qu'elle se trouvait devant le columbarium, elle regrettait presque d'avoir répondu à l'invitation que la famille de Manu avait diffusée très largement.

« Toutes celles et tous ceux qui ont compté dans la vie d'Emmanuel, camarades et ami.e.s, sont invité.e.s à lui rendre hommage lors de la cérémonie de crémation qui aura lieu le 20 octobre prochain au columbarium du Cimetière Est du Père-Lachaise. Les vêtements de couleurs vives sont souhaités ».

Elle avait reçu ce simple message sur sa boîte mail sans en connaître réellement l'auteur ni de quelle manière celui-ci s'était procuré son adresse mail. Sans doute Christian, qu'elle voyait souvent chez Manu lorsqu'elle lui rendait visite. Peu importait finalement car elle s'était sentie soulagée qu'on ne l'ait pas oubliée. Elle comptait bien parmi les « camarades et ami.e.s » d'Emmanuel Benatar. Même si pour Chloé, ces deux dénominations, *camarades* et *amis*, s'entremêlaient ; finalement, elle aurait eu du mal à définir les liens qui l'unissaient au défunt. La notion de camaraderie, qui ne parlait vraisemblablement qu'aux seuls militants, embrassait d'ailleurs des liens de natures sensiblement différentes comme la confiance, l'amitié ou la loyauté... mais désignait surtout autre chose ; un lien indéfinissable. Il fallait, selon Chloé, avoir vécu des luttes, d'âpres luttes, avec ses camarades, pour en saisir le sens. Elle pensait souvent à la réplique de Lino Ventura dans *L'armée des ombres* qui rappelait qu'on pouvait dire « camarade » sans être communiste. C'était certainement vrai à l'époque et dans le petit

monde de la Résistance. Aujourd'hui, les choses avaient changé et seuls les militants de gauche comprenaient encore la portée et la singularité de ce simple mot. « Camarades et amis ». Elle n'aurait su affirmer si Manu avait été son ami. Sans doute. Mais il avait été son camarade, ça, elle en était certaine. Et c'était pour Chloé, une raison plus que suffisante pour lui rendre hommage.

Des camarades, Chloé en dénombrait une bonne quarantaine aujourd'hui. D'Act Up et du Nouveau parti anticapitaliste essentiellement. Quelques fois appartenant aux deux. Certaines têtes qui lui étaient inconnues, militaient sans doute dans d'autres organisations qui avaient eu la chance d'accueillir le militant hyperactif qu'avait été Manu. Un type de Combat Palestine qu'elle avait croisé un jour chez Manu. Un geek fou d'informatique avait-elle cru comprendre. Un couple de filles activistes au Strass, toujours collées aux basques de Manu en manif et surexcitées à l'idée de passer devant tout le monde. Et trois ou quatre de ses collègues, sans doute adhérents comme lui au SNJ-CGT, le syndicat des journalistes affiliés à la CGT. Le Syndicat des travailleu-r-es du sexe et la CGT... un bien curieux mélange que seul un militant de la trempe de Manu pouvait assumer. Chloé ne se s'y serait pas risquée.

Les membres d'Act Up, une quinzaine, s'étaient regroupés en un peloton compact. Comme s'il fallait se tenir chaud malgré un automne encore bien agréable pour Paris. Son regard embrassa ce qui aurait, dans un autre contexte, ressemblé à une manif silencieuse. Peu manquaient à l'appel. Tous gardaient le silence. Même le premier d'entre eux, le président de l'organisation, qui avait tenu à rendre hommage à son ami et camarade Emmanuel Benatar, ne semblait pas trouver nécessaire de parler. Du beau monde donc. Mais le plus beau était sans aucun doute les anonymes, militants homos pour la plupart, garçons, filles, qui avaient partagé tant de luttes avec Manu. Un cortège de pédés radicaux et autres gauchos que Chloé avait croisé à de nombreuses reprises, aussi soudés et déterminés qu'aujourd'hui... mais jamais enfermés dans un tel silence. Franck par exemple qu'elle connaissait bien et avec

qui elle se battait depuis plus d'un an pour que Paris se dote enfin de salles de consommation propres et sécurisées, les fameuses *salles de shoot* qui effrayaient tant les bourgeois et leurs représentants de l'UMP. Franck, les yeux embués de larmes, lui adressa un timide signe de la main accompagné d'un sourire crispé. La détresse se lisait dans ses traits mais il tentait d'envoyer un peu de chaleur à une Chloé apparemment perdue. C'était ça être camarade. S'oublier un tant soit peu pour se rendre utile. Mais très vite, son sourire, qui vacillait déjà, se perdit dans la moiteur d'une paume de main, sa propre main, qui tentait d'étouffer un sanglot. Ses yeux se perdirent alors dans la contemplation du sol. Chloé n'existait déjà plus.

Un peu serrée dans son jean slim et sa parka verte zippée jusqu'au col, elle sentit enfin la tristesse l'envahir. Ses pieds comprimés dans ses docs noires pesaient des tonnes. Elle prit alors conscience de la situation. Manu était mort et eux vivants. Il fallait continuer sans lui. La vie. Une lutte qui lui semblait la plupart du temps déjà perdue d'avance... comment allaient-ils faire sans Manu ? Ils avaient perdu un super militant et un bon camarade mais elle, elle avait perdu un ami. Elle sentit une vague de désespoir l'envahir lorsqu'une main vint se poser sur son épaule. Alain était à ses côtés. Alain Krivine, l'ancien leader de mai soixante-huit et fondateur de la Ligue communiste révolutionnaire. Celui qui, aux côtés du philosophe Daniel Bensaïd, n'avait jamais renoncé et faisait passer les jeunes gauchistes pour de vieux croûtons aigris, tant son optimisme était inébranlable. Même maintenant, dans de telles circonstances, son visage affichait de la malice et de la confiance. Il fallait l'avoir côtoyé chaque semaine pendant des années, comme Chloé dans leur section de Saint-Denis, pour être en capacité de déchiffrer une sorte d'abattement derrière cette expression enfantine. Une tristesse infinie même. Les vieux ne devraient jamais enterrer leurs gamins semblaient dire ses yeux. Il les posa une seconde sur cette jeune femme aux cheveux longs et châains relevés maladroitement en un chignon approximatif qui dégringolait dangereusement vers son oreille. Comme pour se

rappeler à la beauté, à la jeunesse. A la vie. Chloé était l'émanation de la vie, avec ses petits bonheurs et ses grands combats. Elle était aussi l'une de ces jeunes femmes à qui l'on dit qu'elles sont belles sans que l'on sache trop pourquoi. Peut-être cela tenait-il à ce regard profond, presque triste, qui contrastait outrageusement avec un sourire enfantin et moqueur. Les grands combats et les petits bonheurs. Il y avait tout dans ce visage. Mais aujourd'hui, même ce sourire était en berne. Alors Alain projeta son regard plus loin. Vers la mort.

— Il va nous manquer. Et à toi plus encore j'imagine. Il t'aimait beaucoup...

Il disait ces mots comme s'il se parlait à lui-même, en regardant les enrégés d'Act Up qui n'en menaient pas large ce matin-là.

— C'était l'un des nôtres répondit Chloé.

Elle ne savait pas à qui s'adressaient ses mots. Ça ressemblait à l'esquisse d'un mauvais éloge funéraire. Elle se sentait flotter.

— Et c'était un *chouette* type, enchaîna-t-il de sa voix d'adolescent.

Chloé sentit alors qu'Alain la regardait de nouveau. Elle tourna la tête sans un mot et prit alors un peu de cette chaleur qui irradiait du visage de *l'ancien*. Comme souvent dans les moments de crise que connaissait le parti, et depuis 2009 ça ne manquait pas, elle retrouva du courage dans cette expression bienveillante. Bienveillant et encourageant, Alain Krivine l'était en toute circonstance. Et il arrivait, même maintenant, dans un moment aussi tragique, à la faire sourire avec ses expressions un peu désuètes, comme le mot *chouette* qu'il plaçait cinquante fois par jours pour commenter ce qu'il trouvait positif, c'est-à-dire presque tout. Un chouette tract, une chouette manif, un chouette type. Oui, Ak savait trouver les mots justes. Manu était un chouette type.

— Les nôtres sont là aussi dit-il en se tournant vers *les siens*, les anticapitalistes.

— Nombreux... mais un peu moins soudés en ce moment lui répondit Chloé d'un ton morne.

— Et moins discrets ajouta-t-il avec malice.

Une vingtaine des membres les plus actifs du NPA discutaient par grappes de trois au quatre, gravement et discrètement pour la plupart, même si quelques-uns s'agitaient déjà et haussaient sensiblement le ton comme s'ils étaient embarqués une nouvelle fois dans un des nombreux débats internes au parti. Mais globalement, tout le monde gardait une attitude de circonstance. Et Chloé ne doutait pas un instant de la sincérité des camarades. Malgré leur bavardage. Eux aussi venaient de perdre un des leurs. Certes, ça ne leur faisait pas totalement oublier leurs sempiternelles engueulades mais ils avaient su retrouver aujourd'hui un sentiment fraternel. Oui, la circonstance les obligeait à s'unir à nouveau et ressentir ce pour quoi chacun d'entre eux donnait autant au parti : vivre est encore ce qu'il y a de plus précieux.

Il faut dire que les « petits camarades » de Besancenot, comme le porte-parole aimait les désigner dans les médias, n'avaient plus discuté de manière aussi fraternelle depuis longtemps. La défiance régnait dans l'organisation trotskiste depuis quelques mois et la notion de camaraderie y avait sévèrement pris du plomb dans l'aile. Beaucoup, parmi ceux qui étaient réunis ce matin-là devant le crématorium du Père-Lachaise dans la plus parfaite communion, se menaient depuis quelques mois une guerre féroce.

Six mois auparavant, le congrès de février avait déjà essaimé des rancœurs, sinon des haines. Le départ d'Obono, Chaïb et Cochin pour le Front de gauche avait été vécu comme de la haute trahison. Depuis, la situation avait empiré : on soupçonnait fortement la plate-forme B, qui prônait un rapprochement avec le Front de gauche de Mélenchon, de vouloir former une fraction publique. Et certains des représentants de cette plate-forme, présents aujourd'hui, avaient désavoué publiquement la candidature de Philippe Poutou, jugé trop *ouvriériste*, pour les prochaines présidentielles. Toute cette confusion entraînait inévitablement une

chute impressionnante du nombre d'adhérents. De dix mille *encartés* trois ans auparavant, on était passé à six mille. Chloé se disait que la situation ne pouvait pas être plus catastrophique qu'à l'heure actuelle. Car malgré la chute inquiétante des effectifs, la bataille continuait à faire rage entre les *rassembleurs* et les *sectaires*. Ou, selon le point de vue, entre les *mélenchonistes* et les anticapitalistes radicaux. C'était sans compter les sandinistes et les lambertistes, certes minoritaires mais très remuants, qui comptaient bien tirer parti de tout ce bordel surgi sur leur droite. Bref, il semblait loin le temps des grandes espérances du premier congrès... un premier rendez-vous amoureux de la gauche radicale, qui, Chloé s'en rendait compte à présent, n'avait eu lieu que... trois petites années auparavant. On avait été vraiment heureux... quoi ? Un an ? Ou deux maxi. Et à présent, tout s'étiolait. Comment avait-on pu en arriver là ?

Puis toutes discussions cessèrent et les regards convergèrent vers l'entrée du vieux bâtiment. C'est à ce moment-là que Chloé remarqua la famille de Manu qui entrait dans le crématorium en ordre et dans un silence total. Elle aperçut furtivement le crâne chauve de Christian, le conjoint de Manu, qui s'engouffrait à son tour dans l'édifice et prit soudainement conscience qu'elle ne lui avait pas encore adressé un mot de réconfort. Elle avait totalement oublié de présenter ses condoléances à la famille du mort, et qui plus est à Christian pour qui elle avait beaucoup d'affection malgré son apolitisme obstiné. Elle se serait donnée des baffes si elle n'avait pas eu peur de briser le silence qui régnait maintenant sur le parvis. D'ailleurs, à l'extérieur, chacun se regardait d'un air idiot comme dans l'attente d'une consigne. Fallait-il entrer avec la famille et participer à la cérémonie de crémation ou la place de l'extrême gauche était-elle définitivement *en dehors* de toute institution ? Si les plus anciens comme Krivine emboîtèrent le pas des proches du défunt, les plus jeunes se tinrent immobiles retinrent leur souffle jusqu'à la fermeture des portes. Puis tout ce petit monde se détendit. Les langues se délièrent et les cigarettes s'allumèrent les unes après les autres dans un concert de briquets. Finalement, on

était plutôt soulagé d'échapper à une oraison qu'on imaginait bien sordide.

Chloé se rapprocha des siens. Tout le monde semblait avoir besoin de parler. Du camarade disparu surtout. Sa disparition les meurtrissait tous, quelle que soit la lettre de leur plate-forme, la couleur de leur tendance. Puis progressivement, on évoqua les luttes à mener malgré tout, les stratégies à adopter et... les désaccords refirent surface. C'était trop beau tant d'harmonie. Tout le monde désirait les mêmes choses, aspirait à la même société mais tout le monde entre-déchirait sur la manière d'y parvenir. Une maladie infantile sinon une maladie tout court que l'extrême gauche pourrait traîner jusqu'à sa mort. Petit à petit, la fraternité prenait du champ et l'on prononçait désormais le mot *camarade* avec un accent fielleux.

Chloé s'éloigna du groupe au moment où un camarade très éloquent tentait tant bien que mal de défendre l'idée d'une éventuelle fraction publique, éventuelle car *la décision n'était pas arrêtée, non, mais qui pourrait, toujours hypothétiquement, réunir tous les sceptiques de la candidature Poutou*. Au secours... Elle savait qu'elle ne supporterait pas d'entendre une fois de plus ces mêmes débats sans fin à propos des stratégies de lutte... pas maintenant, pas ici. De plus, les clivages au sein du NPA avait tourné à la haine ces derniers temps. Et Chloé, qui avait très mal vécu la bataille rangée autour de la candidature d'Ilham Moussaïd l'année précédente, n'en pouvait supporter davantage. Elle avait prévenu : si les camarades ne faisaient pas un effort pour rapprocher leurs points de vue, elle quitterait le parti. Non pas pour rejoindre Mélenchon, qui d'après elle ne représentait que lui-même. Non, elle partirait pour rejoindre la majorité des gens de son camp : nulle part.

A quelques pas du groupe des bavards, elle faillit ne pas remarquer un visage sombre qu'elle connaissait pourtant bien. Jérôme. En retrait du reste du groupe forcément. Et enfermé dans une colère sourde évidemment. Lui n'avait pas le recul des grands stratèges du parti pour délaisser la douleur au profit du combat d'appareil. La proximité de son propre père avec Christian, le

conjoint de Manu, expliquait sans doute sa présence. Et devait renforcer sa douleur. Sa bouche, plus close que jamais, exprimait l'indignation. Plutôt crever que de polémiquer dans de telles circonstances semblaient dire ses yeux, braqués sur ses camarades. Des yeux bleus, pâles comme la glace qui n'arrivaient pourtant pas à refroidir cette rage bouillonnante qui l'habitait en permanence et qui ne semblait jamais vouloir surgir. La lave paresseuse d'un volcan en sommeil. Chloé, elle, n'avait pas su ni voulu maîtriser sa propre colère lorsqu'elle lui avait annoncé deux ans plus tôt qu'elle désirait mettre fin à leur relation. Ils étaient encore à Toulouse. Elle s'était emportée, délibérément, elle avait explosé même et lui avait balancé à la gueule quelques-unes de ces vérités cruelles qui semblent avoir été rassemblées tout au long d'une relation dans l'unique but d'être utilisées au moment de la rupture. Chloé avait pourtant regretté quelques-unes de ses paroles. Qui était-elle finalement pour juger et analyser la relation désastreuse qu'il entretenait avec ce père si différent ? Un père réactionnaire embrassant désormais une brillante carrière politique, si honteuse aux yeux de son fils que ce dernier avait choisi de se tenir le plus loin possible du dernier représentant de sa famille. A gauche toute. Et aux abords d'un gouffre psychologique dans lequel il semblait pouvoir à tout moment sombrer. Cet écorché vif de Jérôme, qui se raccrochait à ses convictions plus fermement que jamais, tentait tant bien que mal de vivre avec ses sentiments contradictoires. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que cela ne l'avait pas aidé à se construire sereinement. Ni en tant qu'homme ni en tant que militant. Mais Chloé, fille, petite-fille et arrière-petite-fille de communistes était à cent lieues de vivre un tel grand écart. Malgré tout, ils avaient décidé après leur séparation de garder de bonnes relations, de camaraderie du moins, et ils s'étaient même revus à trois ou quatre reprises depuis qu'ils habitaient tous les deux en région parisienne. Dans un cadre strictement militant. Aucun d'eux ne voulant replonger dans l'intimité de l'autre.

Et malgré leur rupture, ils se retrouvaient aujourd'hui plus semblables que jamais. Seuls et désireux de le rester, pour vivre un deuil qui ne pouvait s'affranchir d'une souffrance nécessaire.

Elle en était là de ses réflexions lorsque son attention se focalisa sur une silhouette inconnue et incongrue. Une femme les observait attentivement d'une petite butte fleurie. Elle se tenait à l'écart du groupe mais sans être trop éloignée non plus, ce qui pouvait lui permettre d'entendre presque tout ce qui pouvait se dire. A sa tenue et à son attitude, Chloé pensa tout de suite *flic*. Elle la fixa tant est si bien que la présumée fliquette arrêta également son regard sur la jeune fille. Les deux femmes restèrent une longue minute à s'observer attendant que l'une des deux se mette en mouvement. C'est finalement Chloé, piquée par la curiosité, qui prit l'initiative de franchir la dizaine de mètres qui les séparait. Elle s'arrêta à quelques pas d'elle et adopta sa voix assurée, sa voix mature, celle qu'elle utilisait en général en assemblée générale pour convaincre ou intimider un adversaire :

— Que voulez-vous et qui êtes-vous ?

La quadragénaire qui lui faisait face leva un sourcil.

— Pardon jeune fille ? C'est moi qui pose les questions en général.

— Vous êtes flic n'est-ce pas ?

— Quelque chose comme ça. Vous êtes ?

— L'amie de celui qu'on est en train d'incinérer. Que voulez-vous savoir ? Vous êtes des RG ? Vous n'en avez pas assez de nous pister sans cesse ? Vous êtes là pour ficher du gauchiste ? Profitez-en, ils sont presque tous réunis ici.

Chloé avait terminé sa tirade avec plus de véhémence qu'elle ne l'aurait voulu. Le ton était monté en agressivité alors que ses nerfs commençaient à lâcher.

— Je ne suis pas des RG mais de la criminelle. Et j'aimerais justement savoir ce qui a poussé votre ami à passer de petit gauchiste déjà fiché au macchabée qu'on est en train d'incinérer.

La réponse cinglante de la flic, prononcée avec un calme absolu, fit l'effet d'une douche froide sur Chloé. Tout à coup, elle prenait conscience qu'elle n'avait pas pris la peine de s'interroger sur la mort de son camarade. Car rien ou presque n'avait filtré. Depuis trois jours, date à laquelle était mort son ami, la rumeur avait circulé à propos d'un décès *suspect*. Pas plus. Mais Chloé, anéantie par le chagrin, n'avait pas poussé plus loin l'investigation. C'était plutôt décevant venant d'une amie. Mais aussi pour la future magistrate qu'elle voulait être.

Chapitre 4

Christian. Jeudi 20 octobre. 12H10

Depuis cinq bonnes minutes maintenant, Christian regardait fixement le verre de bière posé devant lui qu'il n'avait toujours pas touché. Les reflets dorés du liquide dans le verre le portaient loin de toute cette mauvaise blague. Il n'entendait plus les questions qu'on lui posait et portait maintenant son attention sur la mousse qui finissait de se dissoudre dans le liquide. A partir de combien de temps la bière devenait-elle aussi lisse que de l'huile ? Et pouvait-on gazéifier de l'huile ? Ces questions enfantines et incohérentes lui permettaient à cet instant de ne pas sombrer totalement devant ces femmes qui l'avaient traîné dans cette brasserie de la rue Bagnolet, à quelques pas du Père-Lachaise.

Une heure avant, il assistait impuissant à la disparition dans les flammes de son amant et amour. Du feu pour un brûlé, quelle ironie ! De la cendre à présent, l'amour de sa vie. D'une fin de vie qu'il avait envisagé heureuse et comme une juste récompense pour un homme qui n'avait pas connu une existence très joyeuse jusqu'à sa rencontre avec Manu. Une jeunesse exaltante et passionnée certes, mais très rapidement suivie d'une longue route chaotique puis monotone, plutôt solitaire, que ses multiples aventures d'alors n'avaient pas réussi à rendre moins terne. Dans les années quatre-vingt, le SIDA avait décimé une bonne partie de son entourage alors que Christian était passé entre les mailles du filet... comme si la maladie était une chose trop exceptionnelle pour sa vie sans couleur. Non, il ne pouvait pas dire ça. L'agonie et le trépas de ses amants d'alors n'avaient rien d'une aventure. Mais il se demandait souvent pourquoi il avait été épargné malgré une activité sexuelle proche de l'autodestruction. L'autodestruction. Il ne faudrait pas le pousser beaucoup aujourd'hui pour qu'il signe à nouveau. Comment

trouverait-il la force de ne pas sombrer ? Et cette mousse qui avait enfin disparu...

— Alors ? Christian ?

— Quoi ? Il émergea brusquement de sa bulle.

— Je viens de vous poser une question Christian. L'inspectrice semblait un brin agacée. Mais très vite ses traits se détendirent et elle reprit d'une voix plus douce : A l'un des policiers qui vous a interrogé, vous avez dit que le soir du... crime, ses yeux regardèrent l'espace d'un instant la jeune femme plantée à côté d'elle comme pour lui demander de l'aide, puis elle enchaîna, ...que ce soir-là, Emmanuel devait voir quelqu'un chez lui. Avez-vous une idée de qui pouvait-il s'agir ?

— Un camarade, énonça-t-il comme l'aurait fait le robot de la dictée magique

A la sortie du crématorium, Christian avait dû se prêter à la litanie des condoléances, chacun venant exprimer sa peine et sa profonde empathie à cette vieille personne qui ne ressemblait en rien à l'aventurier sexy disparu. Il en avait eu presque honte. Lui-même ne connaissait pas ces gens qui s'étaient présentés comme très proches du défunt. Était-il à ce point passé à côté de la vie de son conjoint ? Ou était-ce Manus qui l'avait maintenu si loin de son vrai monde ? Tout bien réfléchi, il ne pouvait blâmer personne d'autre que lui-même. Il avait pendant des années tenu à distance tout ce qui, de près ou de loin, avait un rapport avec les luttes. Avec l'essentiel de la vie de Manus finalement. Il l'avait regretté en cet instant. Toutefois, parmi toutes ses figures inconnues, il en avait reconnu une. Celle d'une jeune fille, une jeune femme plutôt, qui était plantée devant lui depuis une vingtaine de secondes et semblait lui parler. Pendant qu'elle exprimait sa peine et ses encouragements, c'est ce qu'il avait vaguement compris, il avait réalisé qu'il la connaissait bien. Chloé, une très bonne amie de Manus sinon la meilleure, avec qui il partageaient son temps, entre Act Up et le

NPA, et qu'il voyait chez lui pour établir des connexions entre les combats des deux organisations. Il était question de lutte contre l'homophobie, de reconnaissance des transgenres... il oubliait vite ces choses-là mais il se souvenait bien à quel point Manu l'appréciait, au-delà de leurs convictions communes. Alors, comme si un autre pilotait son corps malgré lui, Christian avait pris la main de Chloé et l'avait entraînée un peu plus loin. Il lui avait posé alors une question qui tournait en boucle dans sa mémoire, une question qui le rendait fou, la même question que venait de lui poser l'enquêtrice : savait-elle qui Manu devait voir ce soir-là ? Avant qu'elle n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, une femme plus mûre que Chloé s'était avancée brusquement, si brusquement qu'ils s'étaient lâchés la main instinctivement. Puis cette femme leur avait proposé, avec une autorité mêlée de douceur, d'aller en discuter maintenant, non loin d'ici. Tous les trois. Elle, l'inspectrice chargée de l'enquête ainsi que les deux personnes, Chloé et Christian, qui connaissaient le mieux la victime.

Ils se trouvaient maintenant tous les trois attablés à l'intérieur de L'Abribus, une brasserie de la rue Bagnole, tellement bondée que le brouhaha obligeait maintenant l'inspectrice à hausser le ton :

— Un *camarade*, ça vous me l'avez déjà dit. Mais lequel ?

— Eh oh, allez-y mollo, inspecteur, intervint Chloé. Il vient d'incinérer son compagnon. Inutile de crier.

— Premièrement, c'est « inspectrice » et non inspecteur ; une militante comme vous semblez l'être ne devrait pas faire cette erreur lexicale. Deuxièmement, je pense que Monsieur Combes est le premier à vouloir connaître l'identité de l'assassin. Ce rendez-vous peut nous mettre sur la piste.

— Flic et féministe ? ça existe ? ironisa Chloé avant de se tourner à son tour vers Christian qui suivait de très loin l'empoignade :

— Christian, tu ne sais pas s'il s'agissait d'un camarade d'Act Up ou du NPA ? ou d'une autre organisation d'ailleurs...